

La mémoire - Le virus - Le risque : Actes des tables rondes
du 10^e anniversaire de la Galerie B-312 / sous la direction
de Marthe Carrier Jean-Emile Verdier, Montréal : Galerie
B-312, 2003.

Le risque artistique à l'aune du risque technologique

— YVES GINGRAS

Retrouver David Tomas ici pour parler du risque est un heureux hasard : bien que nous ne nous sommes pas revus depuis plus d'une décennie, je constate que nos discours ont une origine commune. En effet, David parlait des disciplines et du risque de l'interdisciplinarité. Or, nous avons tous deux été formés à l'Institut d'histoire et de sociopolitique des sciences de l'Université de Montréal, qui a existé entre 1973 et la fin des années 1980 et qui fut un véritable lieu expérimental et interdisciplinaire regroupant des gens d'horizons très différents. David a une formation d'artiste, d'historien des sciences et d'anthropologue et j'ai une formation de physicien, d'historien et de sociologue des sciences. La carrière professorale m'a confronté à la division bétonnée entre les disciplines universitaires où histoire et sociologie sont rigoureusement séparées. Je suis d'abord passé par la cellule « sociologie » pour me retrouver aujourd'hui dans la cellule « histoire », ce qui ne fut pas sans risques. Aujourd'hui, le risque pour moi est de tenter de parler du risque technologique à des artistes du point de vue du sociologue des sciences que je suis. Car contrairement à David, mon interdisciplinarité n'intègre aucune pratique ou formation artistiques. J'accepte donc de prendre le risque de vous parler de risque technologique et de tenter un rapprochement avec l'idée de risque artistique qui est le thème de notre rencontre aujourd'hui.

Le risque calculé— Tout d'abord, qu'entend-on par « société du risque » ? Cette idée, lancée par le sociologue allemand Ulrich Beck dans un livre portant ce titre paru en 1986, suppose une transformation structurelle assez radicale de la société. On peut bien sûr en chercher les racines dans un passé lointain et rappeler que le calcul des risques est étroitement lié au développement des compagnies d'assurance qui devaient évaluer les risques de feu, de vol, d'accidents divers, comme la perte d'un bateau en mer, etc. Le danger au sens large a bien sûr toujours existé. La perception du *danger* se fonde sur le constat d'une absence de contrôle sur notre environnement : les loups hurlant des forêts du Moyen Âge étaient perçus comme un danger par les humains. Ceux-ci n'avaient pas encore les techniques

pour calculer la fréquence à laquelle ces loups attaquaient les humains, et ne pouvaient donc pas évaluer correctement le *risque* réel d'attaque.—L'idée de risque au sens moderne est donc étroitement liée à celle de calcul. On peut ainsi calculer le risque d'être écrasé en traversant la rue ou de se faire voler son auto non seulement de manière générale mais aussi de manière très locale, en fonction d'un coin de rue spécifique par exemple. Ces calculs sont basés sur le cumul de données historiques desquelles on peut tirer des fréquences et, par extension, les probabilités futures qu'un accident donné survienne. Un tel calcul correspond à une vision objectiviste du risque et, comme on le verra plus loin, il ne tient nullement compte de la perception subjective des agents qui, elle, est déterminée socialement.—Le risque technologique fait partie intégrante de la culture technique. Comme on l'a mentionné plus haut, les compagnies d'assurance ont appris à évaluer divers types de risques. Ce qu'il y a de nouveau depuis les années soixante-dix c'est la multiplication de risques technologiques majeurs, citons par exemple les accidents nucléaires de Three Miles Island (1979) et de Tchernobyl (1986), l'accident de Bhopal en Inde (1984) et l'explosion de la navette Challenger (1986), pour ne nommer que les plus médiatisés.—La nouveauté du risque technologique contemporain réside dans le fait que, contrairement au danger qui ne se conjugue qu'au présent ou au futur proche, il se projette dans l'avenir. Le fait d'être propulsé dans le futur lointain atténue la capacité de calcul et de contrôle qui définit le risque habituel et le transmue ainsi en danger incontrôlé. Les décisions technologiques d'aujourd'hui peuvent en effet avoir des conséquences absolument imprévisibles, car elles résident dans un futur très éloigné : dans vingt-cinq, cinquante ou cent ans, parfois beaucoup plus. Par exemple, quand on enfouit des déchets nucléaires dans le sous-sol de montagnes dont la géologie nous semble stable depuis des millions d'années, on doit se demander : « Est-ce que ça va être stable pendant encore cinq, dix mille ans ? Peut-être un million d'années ? » On prend alors des décisions technologiques aux impacts potentiellement très lourds et peut-être irréversibles, et surtout qui n'agiront que sur les générations futures et non sur celles qui ont pris les décisions.

Le risque socialement construit—Le calcul du risque objectif est bien sûr important, mais n'épuise pas le sujet. Les études sociologiques de la perception du risque mettent en effet en évidence son caractère socialement construit. Percevoir le risque, c'est le construire en fonction de sa position sociale et de ses intérêts, car la perception n'est jamais un simple reflet du réel. Elle est largement déterminée par des facteurs sociaux et culturels qui affectent ainsi les évaluations que différents acteurs font du risque auquel ils sont confrontés.—On observe tout d'abord que la perception du risque est liée à la position sociale. Plus un individu est dominé socialement, dépourvu de capital culturel, moins il a prise sur son environnement et, conséquemment, plus il se sent en danger. Le risque est alors perçu comme important, comme étant un *vrai risque*. À l'opposé, plus la position sociale d'un individu est élevée, plus son capital culturel est élevé, plus il se sent en contrôle de son environnement et moins il a peur, considérant donc le risque moindre pour lui-même. Prenons une situation classique qui illustre bien ce qui s'appelle le paradoxe des probabilités : la conduite automobile. Lorsqu'on les interroge par sondage, la grande majorité des gens affirme conduire mieux que les autres, ce qui bien sûr est logiquement impossible. Or,

lorsqu'on est au volant d'une voiture qu'on a choisi de conduire, on a le sentiment de contrôler son environnement et on ne ressent pas le risque, d'où le paradoxe généré par le conflit entre risque objectif et risque subjectif.—La photo d'un autochtone présentée par David Tomas illustre bien le lien entre perception du risque et sentiment de contrôle de son environnement immédiat. En effet, on perçoit clairement la peur sur son visage pendant que son confrère s'enfuit en courant. Le photographe, invisible car caché derrière son appareil, semble contrôler une situation qui échappe à celui qui fixe la caméra. Il est en position dominée et se sent en danger. C'est un peu la position du colonisé face aux technologies du colonisateur.—Transposée dans le monde artistique, la notion de risque prend un tout autre sens : loin d'être quelque chose à éviter le risque devient un enjeu. Prendre des risques devient alors ce qui distingue le « véritable » artiste du simple créateur routinisé dans sa pratique. En effet, le développement d'un champ artistique autonome engendre une recherche constante de nouveauté, de transgression des normes établies qu'il faut « dépasser » pour faire œuvre originale. Ce que le sociologue Pierre Bourdieu a appelé « l'institutionnalisation de l'anomie » est donc une forme de révolution permanente qui force la prise de risque continue de la part d'artistes appelés à s'imposer en dépassant les règles imposées. Au même titre que le risque technologique est inséparable du développement technique, le risque artistique est au fondement de la survie de l'artiste d'avant-garde pris dans la spirale de la distinction qui ne peut que mener à la remise en cause de la dernière règle établie. Comme l'a montré Nathalie Heinich, dans *Le triple jeu de l'art contemporain* (Minuit, 1998), l'artiste est constamment confronté à une expérience de limites à dépasser au risque de créer des incidents juridiques s'ils sont interprétés hors du champ artistique, comme le cas de cette « performance » consistant à abîmer avec un marteau l'urinoir de Duchamp après avoir uriné dedans... ou celle où « l'artiste » expose des objets volés... Risquer, peut-être le tout pour le tout, devient un signe d'adhésion au champ artistique et il peut être, à toutes fins pratiques, plus risqué pour un artiste (qui souhaite être reconnu comme tel par ses pairs) de ne pas prendre de risques que d'en prendre.

La routinisation des pratiques—Si on peut parler d'usure, d'habitude et de routinisation de la création, véritable négation de la création (« il se répète », etc.), il en va de même de la perception du risque technologique dont l'acuité s'émousse avec le temps. Toute

pratique, même à haut risque, est sujette au processus de routinisation qui, dans le cas de risques élevés, rend la situation plus supportable et diminue la tension. Ainsi, tout individu qui baigne longtemps dans un environnement risqué finit par s'y habituer. Il s'agit d'un problème important qui doit constamment être affronté en introduisant dans la gestion du risque de nouveaux individus qui jetteront un regard neuf sur la situation et viendront ainsi rappeler les dangers réels (objectifs) aux habitués pour qui ces risques sont devenus invisibles. Un exemple extrême de routinisation est fourni par un accident extraordinaire survenu au Japon en 1999 dans une usine de fabrication de combustible nucléaire. Des travailleurs étaient occupés à verser de l'uranium dans un bac. Pour eux, simple routine : ils faisaient ce travail depuis des années. Pour nous, c'est très étrange : travailler sans trop de précaution avec un sac d'uranium, c'est difficile à imaginer. Pourtant, pour eux, « il n'y avait pas de danger ». Sauf qu'un jour, alors qu'ils vidaient leur sac sans plus ni moins d'attention que les autres jours, ils ont vidé un peu trop d'uranium dans le bac. Conséquence : l'amorce d'une fusion nucléaire spontanée, soit presque l'équivalent d'une bombe atomique ! En effet, une bombe atomique c'est essentiellement deux morceaux d'uranium qui, bien qu'individuellement trop petits pour faire une bombe, atteignent à eux deux la masse critique suffisante pour permettre d'amorcer une réaction en chaîne spontanée qui, non contrôlée, peut aboutir à une explosion atomique. Les travailleurs, pas plus inquiets ou stressés que le jour d'avant alors qu'ils faisaient un travail *pour eux* des plus routiniers, ont juste versé un peu trop d'uranium dans le bac, mais ce fut suffisant pour que des rayonnements de neutrons absolument colossaux soient émis. Ils en sont morts. Pour eux, pareil dénouement était inimaginable : ils étaient habitués au risque et ils ont été littéralement tués par la routine.— De manière moins dramatique, on peut observer le comportement des parents auprès de leurs enfants. Au premier, ils déploieront une vigilance extrême pour éviter que leur jeune trésor tombe par terre ou se cogne la tête en explorant le monde. Au deuxième enfant, ils sont déjà moins obsédés par les moindres déplacements du bébé. Au troisième, ils le laissent se frapper contre tous les coins de table : « C'est le métier qui rentre ! » Le risque, tel qu'ils le perçoivent, est de moins en moins important : la surveillance de l'enfant est devenue routine.— Cette banalisation du risque est sûrement utile pour faciliter la vie de tous les jours mais elle est dangereuse dans le cas des

risques technologiques majeurs qui ne souffrent pas l'erreur. Par exemple, dans son livre *The Challenger Launch Decision* (University of Chicago Press, 1997), Diane Vaughan analyse en détail comment a pu se produire l'explosion de la navette Challenger à son décollage en janvier 1986. Il ne s'agissait ni d'un complot ni d'une simple erreur technique, mais d'un système hyper-complexe qui s'est routinisé au point d'engendrer une catastrophe. On savait depuis des années qu'un joint de caoutchouc assurant l'étanchéité des réservoirs d'hydrogène posait problème : à basse température, l'élasticité des joints diminuait au point de permettre de dangereuses fuites de carburant. Mais le tout avait toujours fonctionné sans incidents graves. Devant ces succès répétés, et malgré l'imperfection du fameux joint, la confiance régnait : « La dernière fois, il y a eu quelques fuites, mais ça tient, on peut étirer encore notre chance... ». Malheureusement, au moment du décollage, la température avoisinait le point de congélation et Challenger a explosé quelques dizaines de secondes après le départ.—L'effet est structurel : les ingénieurs et managers qui ont encadré le processus depuis le début se sont habitués au problème jusqu'à ne plus le voir. Dans le cas du programme spatial, il faut aussi ajouter les pressions économiques : si la NASA ne lance pas plusieurs navettes par année, le programme spatial ne sera pas rentable, les coûts devenant trop élevés. De même, dans le cas de l'accident nucléaire au Japon, la recherche de rentabilité a mené à un relâchement des critères de sécurité qui a contribué à la tragédie. Même si les agents ne sont pas des robots et ont une capacité d'action et de perception du risque, il reste que cette perception est rendue moins sensible sous l'effet de la routinisation.—Le risque calculé, dans le quotidien des acteurs, n'existe donc pas vraiment et n'est qu'une métaphore : il n'y a pas de *calcul* du risque, car les acteurs perçoivent le risque depuis leur position sociale et à travers le prisme de leur habitus. Dès lors qu'ils ont pris la décision de faire quelque chose, les acteurs ont l'impression de contrôler la situation et de se contrôler eux-mêmes et considèrent alors leurs actes moins risqués. Le même risque, s'il était imposé par des forces extérieures à l'individu plutôt que choisi par lui, serait perçu comme beaucoup plus élevé. Et si leur volonté ne trompe pas la régularité statistique, il demeure que le sentiment de sécurité ou de stress peut contribuer en retour à faire diminuer ou augmenter la probabilité qu'un geste tourne mal, la probabilité subjective venant ainsi interférer avec la probabilité objective.

Conclusion—Alors que le risque technologique est le plus souvent collectif, le risque artistique demeure un parti pris individuel lié à la personne. Aussi, comme le notait David Tomas, le risque artistique met rarement la vie même de l'artiste en jeu – même si cela peut arriver dans des cas exceptionnels – alors que le risque technologique met vraiment la vie des gens en danger. Mais à bien y penser sociologiquement, c'est tout de même son existence et sa valeur dans le champ artistique que l'artiste met en jeu par ses pratiques et en ce sens sa *vie artistique* propre. J'ai donc pris un risque personnel en acceptant votre invitation. Mais comme on accepte généralement de prendre un risque seulement lorsqu'il y a possibilité de gain matériel ou symbolique, j'espère ne pas m'être trop trompé dans mon évaluation et avoir gagné en crédibilité auprès de vous en évaluant le risque artistique à l'aune du risque technologique.